

La psychanalyse change-t-elle, a-t-elle changé quelque chose à la conception du temps? Du temps qu'il fait au temps qui passe, les thèmes en ont été développés, débattus et rebattus, dans la physique comme dans la littérature ou la philosophie. La méditation des philosophes a été littéralement hantée, «temptée» par la question du temps, tout au moins en Occident, puisque, comme François Jullien l'a indiqué dans son livre intitulé *Du temps*, la pensée chinoise n'a pas mis en place de concept de temps (seulement «le moment opportun» et «(agir) selon son gré, au gré», mais pas de concept pour le temps).

Quel sujet n'a subi l'épreuve du temps, son usure, sa nostalgie? Qui n'a rêvé que l'à-venir serait meilleur que le présent? La présence du temps est beaucoup plus sensible que le présent qui, au contraire, échappe.

La philosophie s'interrogeant sur la question de l'être, y a corrélié celle du temps (jusqu'au *Sein und Zeit* d'Heidegger). La psychanalyse, elle aussi, lie la question du temps à celle de l'être mais selon un autre ordonnancement. En effet, dès la *Traumdeutung*, Sigmund Freud a amené cette notation de l'inconscient qui ne connaît pas le temps, et Lacan a mis d'entrée, lui aussi, l'accent sur le temps avec les trois temporalités de son *Temps logique*, pour terminer son Séminaire par *Le moment de conclure*, *La Topologie et le temps* et enfin *Dissolution* qui est aussi bien un séminaire sur le temps.

Sur cette thématique de l'être, la psychanalyse a surtout fait valoir différentes façons d'être: l'être pour la mort, l'être de jouissance, l'être de désir, l'être de savoir qui répondent à un manque d'être fondamental, primordial, lié à la parole. Pas d'autre être que le parlêtre. Ces façons, nommées par Lacan à juste titre «effaçons d'être» pour dire cette barre, ce manque qui concerne le sujet toujours effacé par le signifiant, se déploient au cours de l'expérience analytique. Elles impliquent, quant à l'être de jouissance au terme d'une analyse, une dimension temporelle extrêmement importante pour le sujet, qui est «*le temps pour se faire à être*». Ce temps pour se faire à être trouve à s'articuler dans l'expérience à ce qui fait mon titre: le temps pour se faire à dés-être.

Mais il y a plus: cette proposition de Lacan d'un temps supplémentaire, que constitue dans l'expérience le temps pour se faire à être, s'accompagne d'une autre qu'il a nommée dans la Proposition dite de la passe. Ce temps pour se faire à être concerne le devenir analyste, et c'est par-là que s'opère la torsion qui fait du temps de se faire à être, un temps pour se faire à dés-être. Se faire à dés-être, tel peut se dire le destin de l'analyste dans son acte, le temps de la passe. L'expérience analytique introduit à ces différentes valences de l'être et confère à la temporalité psychanalytique une spécificité. Et c'est au signifiant de «la-dite-passe» - passe alors considérée comme moment où l'être de savoir et l'être de désir s'articulent - que revient la responsabilité dans la psychanalyse d'avoir changé quelque chose au temps. Le signifiant de «passe», que Lacan a introduit dans le champ analytique, est corrélatif de ce qu'on peut nommer «séance variable». Partant de l'élasticité du temps,

il dévoile cette double dimension de variabilité et de coupure (le temps de l'analyse n'est pas éternel mais marqué d'un point de finitude). Ainsi se trouvent noués le temps logique et le temps de la passe.

Ce nouage se fait par l'acte, acte qui excède le temps de la hâte ou si l'on veut, «hactéise»: temps de l'éclair héraclitéen que Lacan a pu associer à l'expérience de la passe qui délivre au sujet ce qu'il s'efforçait d'ignorer, ce qu'il effaçait sans cesse pour continuer à ne pas savoir, à ne pas savoir ce qui le hante (dans le registre du sexe comme dans celui de la mort, le névrosé ne peut longtemps ignorer la dimension temporelle qui accompagne son souci d'analysant). Ce qui le hante prend souvent la couleur de la perte, la douleur de la perte, celle du temps perdu.

L'expérience analytique et la passe apprennent au sujet le temps perdu à sustenter l'Autre du fantasme ou du symptôme, à s'égarer dans les détours et les tours de la demande. Elles apprennent aussi le «temps suspendu» de l'indécision, comme le «temps de l'insouciance» ou du «butinage» d'un désir évanescent, le «temps figé» de la défense contra-phobique, celui «pulvérisé, éternisé, broyé» de la psychose, et pourquoi pas le «temps contracté» de la perversion: la déclinaison clinique structurale montre ainsi aisément le rapport inévitable du sujet au temps. L'analyse ne se situe pas dans la question de la perte ou du gain de temps - encore que la clinique ait à résoudre ces rapports au temps névrotique - par contre elle noue ensemble l'être du temps et le temps de l'être. Ce que la psychanalyse a apporté avec l'acte, c'est le temps de la conclusion, le temps de la finitude. Par-là, elle va contre l'inexorable et l'infinitude, caractères bien connus de la méditation sur le temps. Le temps de la passe est le moment de conclure du temps logique. En conséquence, l'analyse apporte une double réponse, à la question de l'irréversibilité du temps d'une part, et à celle de l'infinitude d'autre part (elle ouvre en effet à la réversibilité de la pulsion par la traversabilité du fantasme). Sortir du temps de la mesure - là réside l'impact de l'acte qui introduit du nouveau - pour entrer dans ce que j'appelle «le temps de la dé-mesure»: voilà le pas que la temporalité psychanalytique inscrit. Elle inscrit le temps de la démesure qui est le temps du singulier (donc elle croise le mode et le temps), la singularité allant à contre-temps du temps commun. Ce temps de la dé-mesure permet-il d'échapper au temps symptomatique, ce temps de la jouissance résiduelle du sujet, temps qui appelle à l'identification, temps où l'identification répond à la destitution subjective?

On peut répondre par l'affirmative car le temps propre à l'analyse, celui qui englobe traversée et identification, le temps de la conclusion, de la finitude, peut très bien être envisagé comme dissolution du temps symptomatique. Mieux même, l'accès à cette temporalité de dissolution serait requis si l'on veut que le sujet ne soit pas tout entier identifié à son sinthome: c'est pourquoi Lacan, à ce propos, avait introduit la «varité» (équivoquant entre variété et vérité) et cette dimension de «savoir y faire avec» qui justement va contre cette pente éventuelle à l'identification. Une certaine distance, un certain jeu, une élasticité libidinale résultent de l'acquis analytique: que le sujet ait suffisamment débrouillé l'embrouille du symptôme signale la sortie de la répétition, en constitue l'index. Ce temps de dissolution de l'inertie symptomatique, du figé, de l'entropie, de la répétition, institue le «*temps de la varité*». La varité du temps de la névrose, du temps du sinthome, introduit du souple, du discret, du variable: autant de caractères de la singularité. Le variable n'exclut pas la mesure, mais exclut la

mêmeté de la mesure, la re-pétition de la mesure: par-là, une place est ménagée au changement possible de temporalité. La varité, la variabilité donne du rythme, et par ce rythme le sujet peut passer du ressassement à la hâte, du retour du même au nouveau: passage à la varité du *tempo*. Il n'est pas difficile d'en conclure que la question du temps est au cœur de l'expérience analytique.

Dans la littérature, les exemples ne manquent pas. Je voudrais dans un premier temps examiner un petit texte de Jean Tardieu - qui se trouve dans l'ouvrage intitulé *La part de l'Ombre*, à la section «La première personne du singulier» - texte qu'il a nommé: «L'Animal du temps». Dans ce texte, Tardieu déploie une théorie du temps très intéressante, qui nous montre le rapport mouvant, changeant, variable que le sujet du texte, l'homme «qui prend un bain de temps», entretient avec cet «élément natal» qu'est le temps. Il n'en reste pas moins que, pour intéressante qu'elle soit, cette nouvelle porte en elle une impasse subjective qui ne donne pour perspective qu'une identification complète à ce temps, au prix d'une dissolution non pas du temps mais du sujet, de toute «figure» du sujet. Et nous verrons que ce point d'aboutissement de la réflexion poétique de Jean Tardieu diffère essentiellement de l'apport psychanalytique sur le temps.

Voyons le mouvement du texte: Un homme frissonnant explique à un autre que ces frissons lui viennent de ce qu'il prend un bain de temps. Il s'ensuit dans leur rencontre que celui qui frissonne décline ce qu'est le temps, d'ordinaire si ignoré. Le narrateur examine comment peut se dire le rapport que chacun devrait entretenir avec cette véritable part de lui-même qu'est le temps. Le texte tourne autour de trois mouvements successifs pour déboucher sur une modalité temporelle particulière, et ces trois mouvements sont encadrés par deux points de jouissance:

- Temps 1: la perception du temps, insuffisante à réaliser un «vivre et se mouvoir selon le temps» (le temps et le mouvement sont vraiment superposables dans ce texte)

- Temps 2: laisser entrer le temps en soi: «Je suis peut-être le seul à savoir faire bouger le temps au dedans de moi». C'est une sorte d'incorporation, selon la métaphore du poisson dans l'eau, laquelle sera suivie au moins à deux reprises de celle de la nage comme mouvement accompagnant le temps: «une nage égale, serpentine, féline», «Je nage, je flotte, je m'écoule».

Tout le texte est construit autour des deux qualités classiques du temps: sa durée, avec le thème de l'écoulement, et sa scansion, les à-coups du temps, ses aspérités. Le texte vise à la réduction de la scansion pour privilégier le moindre mouvement qui fait signe de vie sans heurt. Et c'est logiquement que ce mouvement converge sur une disparition, un engloutissement du sujet dans le flot incessant du temps. D'où le temps suivant:

- Temps 3: entrée dans le temps: devenir le temps, l'identification terminale.

C'est logiquement aussi, que le texte commence par un point de jouissance: «une expression de ravissement presque impudique» qui signale la jouissance solitaire de celui qui «prend un bain de temps», pour finir par une autre note de jouissance lorsque le sujet, s'étant fondu dans le temps comme le poisson dans l'eau, atteint une sorte de nirvana: «Tous mes actes, toutes mes pensées ont la couleur heureuse du loisir». Évidemment, ce qu'impliquent ces points de jouissance n'est autre qu'une

identification qui fait suite à une dépersonnalisation, avec le rejet du Réel que justement la considération du temps implique: «ne plus faire qu'un avec le mouvement des choses... abandonner ma figure personnelle... devenir le temps».

Quelque chose va avec ce mythe de l'unité retrouvée, c'est ce «coup de gomme» mis sur toute «marque» du temps au profit d'une éternisation, d'un retour de l'infinitude: la jouissance est du côté de l'infinitude. L'infinitude va avec l'identification, et dans ce texte, selon la ligne du fantasme classique de retour dans le sein maternel: «Je nage, je flotte, je m'écoule», se continue dans une «volonté d'échapper à la pression» (du temps) et vient échouer dans cet «abdiquer toute volonté entre les bras de l'Élément qui me baigne». Le S1 du texte, c'est finalement «l'écoulement sans heurt»: «c'est ainsi que font les plantes d'eau dans une anse de rivière; même aux instants les plus calmes, toujours vous voyez quelque tige onduler ou quelque feuille frémir: l'eau, pour s'être ralentie l'espace d'un détour, n'en continue pas moins à se renouveler en silence». La constance du temps réside dans ce lien indéfectible entre le sujet et le temps, selon la métaphore qui unit le poisson et l'eau: «Je suis l'Animal du temps comme le poisson est l'animal de l'eau» (Ce choix même du signifiant animal dit comment, pour Tardieu, le temps est lié à l'*anima*, au mouvement). Ce lien, primordial selon l'auteur, voici comment il l'écrit: «... le passage continu de votre élément natal, de cette coulée interrompue et indivisible, de ce fleuve égal, sans hâte et sans tapage auquel votre sort est lié pour toujours: le temps.»

En définitive, le temps 1, celui de la perception, celui de l'instant de voir, disons plutôt de l'instant de percevoir, est supplanté par le temps 2, le temps pour comprendre ce passage, cette intrusion du temps dans le corps qui lui sert de filtre. Le temps 2 s'achève au temps 3, véritable moment de conclure qui dit très clairement en quoi il diffère, dans la poésie de Jean Tardieu, de ce qui constitue la temporalité même de l'analyse, à savoir la conclusion, la finitude. Il est saisissant de constater que Tardieu, mettant l'accent uniquement sur la durée, sur le temps qui s'écoule, n'en est pas moins contraint de conclure sur ce qui ne s'écoule pas, sur ce qui ne dure pas mais au contraire est le lieu même de l'impermanence, de l'éphémère: «le flocon de neige», qui va disparaître dans l'eau plus chaude. Épreuve de discontinuité. Ce n'est pas tant «le poisson dans l'eau» ou «l'animal du temps», que continuité-discontinuité indissociablement nouées.

Sur ce point, la psychanalyse articule exactement ce mouvement de la discontinuité surgissant au cœur du continu: que ce soit le Réel surgissant au cœur du symbolique ou de l'imaginaire, que ce soit une formation de l'inconscient interrompant le flot continu de la parlotte, que ce soit même la division du sujet entre désir et jouissance, celle entre sujet et objet *a*. D'autre part, il existe cette discontinuité radicale oubliée par Tardieu, qui trouve dans la mort sa figure: arrêt du temps (Blanchot écrit: Arrêt de mort). Il est clair que Tardieu corréle le temps au plus mince souffle de vie, au plus infime mouvement comme métaphore du temps qui passe sans heurt: métaphore de l'éternité, de l'infinitude. La psychanalyse, sans oublier cette dimension de l'intime, met à jour l'autre point marquant pour le sujet: il vient au monde ou le quitte sous la marque du temps du symbolique. Le réel de la naissance ou de la

mort ne trouve à se savoir qu'à passer par le symbolique. Il y a le natal, dit Tardieu, mais l'analyse qui a fait valoir la pulsion de mort, fait sa place au léthal.

Tardieu propose l'identification au temps pour ne plus le subir, ne plus en souffrir, ne plus le regretter. C'est au fond une identification à un incessant, à un flot ininterrompu (on sait la métaphore du fleuve qu'Héraclite a introduit dans la pensée philosophique: jamais deux fois le même fleuve, jamais deux fois le même acte, jamais deux fois le même moment, le même temps). C'est alors, selon Tardieu, un rapport au temps où l'être se perd pour devenir le Un-du-temps, ou l'Un-dans-le-temps. L'éthique de l'analyse, elle, n'est pas une éthique de l'Un mais de la «barre-dé-mesure». L'analyse s'oppose à l'être du souci qu'Heidegger distingue du temps (*Sein und Zeit*, il y a l'être mais il y a le temps, l'être est le temps mais s'en distingue. Elle s'oppose aussi à la «méthode Tard-Dieu» (équivoque langagière que G. Macé a relevé à propos du poète) qui englobe l'être et le temps dans l'Un. De prendre son départ dans la perte d'être et la division de l'Un (ou du sujet), l'analyse n'englobe pas le sujet dans le temps. Le sujet de l'inconscient, le sujet de l'analyse n'est pas le temps (pas plus qu'il ne l'a, d'ailleurs). Aucun mouvement d'identification ou de phagocytose, aucune réduction à l'Un. Ce qu'elle propose au contraire, c'est que l'analyste manie le temps: il y a quelque chose dans l'analyse d'un «prendre à bras le corps le temps», de le traiter manuellement. L'analyste est un manieur de temps et met en lumière ce paradoxe qui est réponse à l'incessant du temps: à savoir que la finitude s'accompagne, non pas de la relation ou de l'établissement de l'Un ou de l'Être, mais de l'introduction, voire de l'imposition de la dé-mesure.

Ce temps de la démesure, (qu'il s'agisse du temps de la séance ou de la durée de l'analyse) est le temps spécifique de la psychanalyse. Il est spécifique car l'acte introduit dans le temps une coupure - coupure de l'ordre de l'inaugural comme Lacan le rappelle dans sa *Radiophonie* - il introduit un traitement de ce qui ne cesse pas, non pas sur le versant de la nécessité (le temps s'écoule sans arrêt) mais sur un temps qui fait valoir cette forme spéciale de l'incessant, qui est le temps de l'impossible. Serait-ce le temps du Réel? L'analyse introduit à cette modalité nouvelle, à ce lien nouveau au temps; on pourrait là aussi, comme pour le désir inédit de l'analyste, proposer un-temps-inédit, celui de l'incessant en tant que «ce qui ne cesse pas de ne pas». C'est le croisement, la rencontre de cet incessant du temps avec le «cesse» de la contingence, qui introduit dans la question même du temps, non pas une identification mais une destitution; non pas un «devenir le temps», comme Tardieu le suggère, mais, d'avoir saisi ensemble passé-présent-avenir (là où *c'était*, je *dois* - *advenir*), la psychanalyse fait surgir un temps que j'ai qualifié d'inédit, qui est le temps de l'acte, qui est temps-d'acte. Le temps d'acte distingue un temps imaginaire, qui est le temps de l'éternité (temps de l'amour et de la psychose): temps de l'Autre, *temps conjugué*; un temps symbolique, celui des limites, de la vie et de la mort: temps du particulier; et enfin un temps de l'impossible, un temps logique, temps du dire qui court sous le dit: temps singulier, temps du singulier. Ce temps de l'acte traverse justement ce que le temps peut comporter d'opacité, de compacité. L'acte décomp-acte le temps et va à contrario de tout mouvement vers l'identification à l'Un-du-Tout. Ce pourquoi l'acte, s'y opposant, n'en est pas pour autant rien-du-tout. L'acte va contre le Tout-Un et met la perte au centre de l'être. C'est l'assomption

de cette perte d'être qui permet de moins perdre de temps. Le temps ne se perd pas, c'est l'être qui se perd, le temps est présence dans ce temps où se creuse le manque à être. Le manque de temps, le souci du manque de temps, y compris dans la version capitaliste, ne sont que monnaie d'échange mallarméenne pour répondre à la seule perte qui intéresse la psychanalyse, celle qui divise le désir du sujet de sa jouissance, de façon irrémédiable.

Sur le modèle du clivage des «trois sortes de temps», on peut écrire les trois modes de l'Un: l'Un de la mesure, l'Un de l'«entre», et l'un tout seul, l'Un de l'invention. L'invention va avec le temps de la dé-mesure, avec le temps sans limite. La psychanalyse arrache le temps au mythe du commencement et de la fin. Plus proche en cela de la pensée chinoise (Zhuang Zi, Chapitre XXV) que grecque, elle s'appuie sur le moment opportun et sur la disponibilité. L'opportun et le disponible constituent la condition de la rencontre, de la surprise, de la contingence, pour laisser au désir l'espace de sa réalisation: un désir *to realize*. Le temps qui passe est supplanté par la dé-mesure du temps de passe, de ce qui passe. L'intemporel de l'inconscient requiert cette démesure pour que la vanne fonctionne («l'analyste se vanne», de la *Note Italienne*) et que l'analyste qui y passe par la vanne, soit de «cette trempe», de «cette tuile», de celle qui laisse sa chance à l'invention, aussi modeste soit-elle. L'invention est sans commune mesure, mais soumise au variable. C'est pourquoi seule la démesure la qualifie. Le temps n'est ni météorologique, ni chronologique mais tout simplement logique et soumis alors à l'opportun et au disponible. Temps selon son gré, diraient les Chinois et Zhuang Zi (Tchoang Tseu). Lorsqu'il arrive - et il ne peut pas ne pas arriver - ce temps de l'impossible ne le fait que hors de tout comput, toute attente, toujours sous cette figure, s'il faut lui en donner une, du saisissement, de la rencontre. Tel est le Réel. Ce pourquoi Lacan pouvait dire: «L'inconscient sait vous». On pourrait aller jusqu'à dire «L'inconscient saisit vous», et cette saisie justement le rend insaisissable, dysharmonique, comme Lacan le dira en 1977 à son Séminaire.

Ainsi s'impose, dans le fil de cette réflexion sur le temps, l'hypothèse que le temps de la dé-mesure ouvre à l'espace du dés-être. La condition de ce passage oblige à expliciter la relation entre destitution subjective et dés-être, à situer respectivement et sans hésitation, la première côté analysant et la seconde côté analyste. Le chemin de cette question du temps conduit à la passe mais c'est elle qui pousse à développer, non pas la question de l'être, mais celle du dés-être. La temporalité analytique, de finitude, comporte cette implication de chute pour les deux partenaires de l'expérience: destitution subjective côté analysant; destitution de l'être côté analyste: l'analyste d'abord a fait cette offre-d'être pour venir à la place de cet être que l'analysant loge dans le fantasme. La traversée du fantasme va l'en dé-loger: après avoir consisté comme être, il déconsiste, il inconsist. Et c'est pourquoi Lacan a forgé le terme de dés-être: temps de la séparation. Cette séparation, l'analyste la veut dans le registre du désir: désir d'obtenir la différence absolue.

Il n'en reste pas moins une question redoutable quant à ce déchet du dés-être: l'analyste peut-il le souhaiter, le désirer, l'aimer, en jouir? Certainement pas. Sans doute peut-il, par contre, en supporter la rencontre, la contingence... et s'y faire.

